

BORIS MARME

Aux armes



LIANA LEVI



Entretien croisé



Cérémonie à la mémoire des victimes de la tuerie de 2018 dans un lycée de Parkland, Floride, en mai 2019. JOHN MCCALL/AP

Hugo Boris, dans « Le Courage des autres », et Boris Marme, dans « Aux armes », explorent sans complaisance, avec les moyens de la littérature, les réactions humaines face à la brutalité du monde

Miroir de la violence



PROPOS RECUEILLIS PAR
STÉPHANIE DUPAYS

Phénomène vieux comme le monde, la violence se double aujourd'hui d'une surenchère dans sa représentation, notamment au cinéma, sur les chaînes d'info ou sur Internet. A une époque où elle envahit les écrans, saturant et anesthésiant l'imaginaire, que peut la littérature face à ce déferlement d'images exhibant tourments et atrocités ?

En cette rentrée littéraire d'hiver, deux auteurs tentent de résister à cette sidération en explorant les réactions des hommes à des formes différentes de violence, entre courage et lâcheté. Hugo Boris sonde sa propre faiblesse face aux agressions du quotidien, tandis que Boris Marme met en scène un policier qui hésite à protéger des enfants face à un tueur. « Le Monde des livres » les a réunis pour dialoguer.

D'où provient l'idée d'écrire sur la violence, et de le faire dans la forme que vous avez l'un et l'autre choisie ?

Hugo Boris Pendant quinze ans, j'ai eu l'habitude, dans les transports, de saisir des scènes qui m'interpellaient. Une fois écrites, je les mettais dans une pochette, sans savoir ce que j'allais en faire. Un jour, j'ai eu la curiosité d'y jeter un œil et j'ai été happé, et aussi un peu terrorisé. J'ai assisté à des scènes sidérantes que j'avais, pour la plupart, oubliées. J'ai été sidéré par ma propre sidération, car ce qui émergeait en creux, entre les lignes, c'était le portrait d'un homme lâche, qui n'osait pas s'interposer. A l'inverse, je décrivais des hommes et des femmes qui ont osé aller au contact, prendre la parole, voire s'interposer physiquement. Ces gens-là, je leur rends hommage avec ce livre qui est aussi une réflexion sur le courage. Pour la forme, il est plus facile de dire ce que le livre n'est pas : ce n'est pas un roman, ce n'est pas un journal, une autobiographie, un essai. C'est un butin que j'ai amassé, un herbier. Dans le mot « herbier », il y a une notion médicale qui contient l'idée de se guérir.

Boris Marme A l'origine de mon roman, il y a un fait divers, la tuerie de Parkland, en Floride, en 2018, et surtout la révélation du comportement d'un policier chargé de la sécurité de l'établissement, qui n'est pas entré dans le bâtiment pour arrêter le tireur. C'est ce personnage qui m'a intéressé. Il reste à l'extérieur et est accusé d'être lâche ; je me suis dit que c'était bien plus complexe que ça. J'ai tout de suite pensé à un Thésée un peu raté qui n'entrerait pas dans le labyrinthe et sur lequel tout le monde s'acharnerait. J'ai fait le choix de la fiction pour avoir beaucoup plus de liberté. J'ai beaucoup pensé à la démarche d'Emmanuel Carrère, qui va au contact de la personne

réelle [pour écrire *L'Adversaire* (P.O.L, 2000), l'auteur a correspondu avec Jean-Claude Romand, l'homme qui a inspiré son livre]. Ce qui m'intéressait, c'était, au contraire, de créer un personnage pour pouvoir le faire évoluer autrement, pousser les dérives plus loin et en faire une interprétation plus personnelle.

La « sidération » dont vous parlez, Hugo Boris, est un point commun à vos livres. La violence met en échec le corps, l'esprit et l'imaginaire. Sidération des personnages, mais aussi de l'auteur et du lecteur ?

H. B. La littérature est d'emblée prémunie parce que le lecteur, dans l'acte de lire, sollicite son imagination. Il reconstitue les scènes, ce qui est plus compliqué dans le cas des images télévisuelles ou cinématographiques... Il y a ce que Donald



Winnicott [psychanalyste, 1891-1971] appelle « l'espace potentiel de jeu », cet espace symbolique entre la réalité psychique et la réalité extérieure. Dans la littérature, on est naturellement dans cet espace. Je me demande dans quelle mesure avoir couché par écrit ces scènes n'était pas aussi un réflexe de protection.

B. M. Dans le livre d'Hugo Boris, la violence est réelle et vécue. Pour moi, elle est fantasmée, car je n'ai pas connu de tuerie. J'ai essayé de l'imaginer au plus près, seconde par seconde, mais c'est une tuerie qui ne se voit pas, qui s'entend, qui est elle-même imaginée par le personnage alors qu'il attend dans le couloir. La deuxième forme de violence est celle des médias et d'Internet, leur acharnement. Ce qui m'a intéressé était de ne pas juger, ni d'être moralisateur, mais de laisser vivre cette agitation, en la traduisant par de multiples voix. La littérature permet de prendre la voix de ceux qui véhiculent cette violence. J'en suis fasciné et troublé. Ce qui m'intéressait était d'en offrir une sorte de miroir. La seule échappatoire est le temps intime.

Vos deux livres échappent à l'esthétisation, à la complaisance dans l'établissement de l'horreur. Ce choix relève-t-il d'un souci éthique ?

H. B. J'ai voulu n'être ni en deçà ni au-delà de ce que j'avais vu. Je me suis posé cette question par rapport à ma peur, je n'ai pas voulu l'esthétiser. Je n'ai pas voulu faire du beau avec du laid.

B. M. Pour moi, la littérature est autrement plus violente par les mots choisis. Je pense à ce passage de *L'Adversaire* où Romand tue sa famille. La plus grande violence, c'est le détail bien choisi, le bol de Chocapic évoqué juste avant les meurtres.

Parce que le détail fait de la victime une personne, alors que les corps, dans leur profusion, restent anonymes ?

Boris Marme, le courage et la lâcheté

REVOLVER À LA CEINTURE, uniforme porté avec prestance, professionnalisme sans faille, l'officier Wayne Chambers impressionne. Quand une fusillade éclate dans le lycée dont il assure la surveillance, il se précipite sur les lieux. Depuis le couloir, il entend le massacre : coups de feu en rafale, stridence de l'alarme, cris. « *Il hésite. Il lui faut s'approcher, prendre son courage à deux mains, tendre la tête, la plonger dedans. Il veut voir, il faut voir (...). Mais qu'y a-t-il derrière ? Et si le tueur était là à l'attendre pour l'abattre ?* »

Quand Wayne entre enfin dans la salle, il est trop tard. C'est à une autre forme de violence qu'il va devoir faire face, celle de la machine médiatique qui le transforme en bouc émissaire. Inspiré de faits réels, ce premier roman, impressionnant par son style alerte et très maîtrisé, offre une réflexion stimulante sur la violence, celle des armes, mais aussi celle de la haine véhiculée par une certaine presse et les réseaux sociaux. ■ **ST. D.**

AUX ARMES, de Boris Marme, Liana Levi, 266 p., 19 €.

B. M. Oui, le détail nous projette dans l'histoire. Le spectateur actuel est habitué à voir des effusions de sang gratuites, mais la violence est ailleurs.

Y a-t-il une forme de mise en danger dans le fait d'affronter la peur pour en faire un livre ?

B. M. Mon choix du personnage en dit beaucoup sur les problématiques qui me traversent. Ce n'est pas le tueur que j'ai choisi, ni une figure de héros qui répond trop bien à ce qu'on lui demande, j'ai eu besoin d'épouser complètement le personnage de Wayne. Tout ce qu'il vit, je l'ai vécu en imagination, j'emmène le lecteur de son côté. C'est quelque chose qu'on pourrait me reprocher, car j'ai face à moi toute une société de l'émotion. Mais je ne suis pas dans la défense, ça ne m'intéresse pas de choisir un camp, j'essaie juste de faire vivre ces personnages.

H. B. J'ai repoussé l'écriture de certains chapitres, le début du livre où je viens de réussir la ceinture noire de karaté et où l'ironie du sort m'impose de faire face à une agression. Je sens monter en moi une peur qui me submerge, je dépose mon cerveau, j'ai les mains molles alors que, la veille, elles étaient serrées en poings. Je comprends que je pourrais passer tous les dans [grades dans les arts martiaux] de la terre, le problème est ailleurs. J'ai 40 ans, je suis arrivé à un âge où je me connais mieux. Certains ont mis leur corps dans la balance, ils ont pris des risques. En me mettant à nu, j'épouse leur geste.

Comme si le courage qu'il y avait à écrire était une réponse au courage de ces héros anonymes ?

H. B. Il y a quelque chose de cet ordre-là, comme une réparation. ■



Entretien croisé

Boris Marme, le courage et la lâcheté

REVOLVER À LA CEINTURE, uniforme porté avec prestance, professionnalisme sans faille, l'officier Wayne Chambers impressionne. Quand une fusillade éclate dans le lycée dont il assure la surveillance, il se précipite sur les lieux. Depuis le couloir, il entend le massacre : coups de feu en rafale, stridence de l'alarme, cris. « *Il hésite. Il lui faut s'approcher, prendre son courage à deux mains, tendre la tête, la plonger dedans. Il veut voir, il faut voir (...). Mais qu'y a-t-il derrière ? Et si le tueur était là à l'attendre pour l'abattre ?* »

Quand Wayne entre enfin dans la salle, il est trop tard. C'est à une autre forme de violence qu'il va devoir faire face, celle de la machine médiatique qui le transforme en bouc émissaire. Inspiré de faits réels, ce premier roman, impressionnant par son style alerte et très maîtrisé, offre une réflexion stimulante sur la violence, celle des armes, mais aussi celle de la haine véhiculée par une certaine presse et les réseaux sociaux. ■ ST.D.

**AUX ARMES,
de Boris Marme,
Liana Levi, 266 p., 19€.**



LIVRES/

ROMANS

BORIS MARME

AUX ARMES

Liana Levi, 272 pp., 19€.

Le timide et complexé Wayne J. Chambers, 34 ans, est objet de mépris jusqu'à ce qu'il entre dans la police. L'uniforme lui donne de la force. Le shérif l'envoie en urgence dans un établissement scolaire où des coups de feu sont tirés. Sur place, Wayne J. Chambers est sidéré par la violence qu'il entend et qu'il imagine ; tétanisé, il ne parvient pas à entrer dans la salle de classe. Il reste à la porte pendant que 14 adolescents se font tuer. Le meurtrier s'est-il sauvé ou suicidé ? Wayne avoue sa non-intervention. La sanction est surtout portée par les médias : une chaîne de télévision révèle l'inertie de Wayne, que les journalistes placent à égalité avec le tueur sur l'échelle du mal. Des inconnus le menacent au téléphone, le président des Etats-Unis parle de lui et n'en dit pas du bien. Chambers doit prendre un avocat. Roman américain écrit par un Français, *Aux armes* traite un sujet connu (la fusillade de masse) sous un angle original.

V.B.-L.





DOSSIER Tendres, critiques, grinçants, lyriques : huit nouveaux talents à découvrir en ce début d'année.



Le garçon sauvage

THIERRY CLERMONT
Lecteur littéraire du Figaro

L E GENRE est tombé en désuétude et c'est bien dommage : la vaste fresque narrative, purement fictionnelle, tourbillonnante, cette « *fantasmagorie fabuleuse* » à haut risque, comme la qualifie Pierre Chopinaud, qui livre là un opus n°1 à l'impressionnante maîtrise d'écriture, sur plus de 500 pages.

Disons-le d'emblée, *Enfant de perdition* est un roman âpre et luxuriant, aux embardees lyriques et à la folle imagination. La phrase est enlevée, à la recherche perpétuelle d'un second souffle, prenant son temps en pareissant ; le lexique, particulièrement riche ; l'écriture, tout simplement baroque. L'univers ? Nous sommes quelque part entre le Jacques Abeille des *Jardins statuaire* et les romans les plus sombres d'Antoine Volodine, qui seraient relus par Valère Novarina. Un exemple : « *Des rondes et comptines, je sus les rois, les bois, les blés, les hirondelles, les roses, les belles et les cochiques, les loups, les flûtes, les rats, le soleil et les princes, et j'en sus la musique comme je la marmonnais, faisant le monde entrer dans mon âme.* »

Monde chaotique de confins et de lointains

Voilà le lecteur prévenu, avant d'entrer de plain-pied dans le monde fauve et contemporain du jeune narrateur que nous suivons jusqu'à ses premières années d'adolescence, monde chaotique de confins et de lointains, de terres de sang et de guerres, marqué par les relents de châtements et de saccages, les jeux délictueux, les fumets d'apocalypse, les profanations de sépultures, les autodafés, les exodes de population, le mouvement des astres et constellations du ciel, et l'ombre des forêts du Lyonnais. Et ce, à travers une dizaine de personnages centraux, allant du patriarche Abraham et du cantonnier alcoolique Krim à Ada, jeune vierge recluse dans une tour au fond de la vallée. Le tout est rythmé par les variations des saisons et la généalogie mouvementée de tout ce petit monde, issu de la Yougoslavie en guerre (« *le nom du fond de l'enfer* »), des villages de Kabylie et d'Anatolie, du Kurdistan irakien ou encore du fin fond de l'Oural.

En résumé : une manière à la fois d'*Illade* et d'*Odyssee*, déplacés dans un XX^e siècle en folie et un début de siècle balbutiant. Chapeau bas ! ■

ENFANT DE PERDITION
De Pierre Chopinaud,
POL, 574 p., 24,90 €.



PIERRE CHOPINAUD



AUX ARMES
De Boris Marne,
Liana Levi,
272 p., 19 €.



Haro sur le baudet

ASTRID DE LARMINAT

L EST 8h30 et les cours viennent de commencer dans le lycée d'une banlieue américaine cossue quand le shérif adjoint Chambers, affecté à la sécurité de l'établissement, est prévenu que des coups de feu retentissent dans le bâtiment D. Il se précipite. La sirène hurle. Il se poste, arme au poing, dans une encoignure, entend les détonations qui se succèdent à l'étage. Une voix intérieure lui crie qu'il doit entrer, affronter le tueur, protéger les élèves. Mais, tétanisé, il ne fait rien.

Inspiré d'histoires vraies, le roman déroule minute par minute le scénario de la tuerie et de l'onde de choc qu'elle provoque ensuite. En parallèle, on suit l'histoire de l'officier Chambers, 35 ans, qui vit seul dans l'ombre d'une mère tyrannique : l'archétype des mères qui n'aident pas leurs fils à devenir des guerriers.

Questions dérangeantes

En décrivant les réactions individuelles et collectives que suscite le drame, l'auteur, Boris Marne, brosse un tableau magistral de la société américaine. Et soulève des questions dérangeantes. Le policier Chambers était une recrue parfaite, humble, qui « *se comportait toujours comme on attendait qu'il se comporte* ». Mais face au feu, sans directive, il était impuissant. Il se sent coupable, mais pour se disculper il se répète qu'il n'a « *rien fait* ». Ne rien faire de mal suffit-il à fonder une morale ?

Autre question : l'homme occidental est-il devenu si fragile et pusillanime que son seul réflexe face à une calamité est de chercher des coupables pour décharger sur eux sa douleur, sa peur ? En effet, lorsque le tueur sera identifié, un problème se posera. C'était un lycéen exemplaire, beau garçon, brillant, sympathique, issu d'une bonne famille, exigeante, aimante. Un profil inquiétant, parce qu'il ne satisfait pas le besoin qu'on a de rationaliser le mal pour le tenir à distance de soi. Alors il faut trouver un autre coupable. Ce sera l'officier Chambers.

L'auteur décrit le processus de fabrication d'un bouc émissaire à l'heure d'internet, « *monstre méphitique* ». Des pulsions et des pratiques archaïques resurgissent : vindicte populaire sur les réseaux sociaux, liturgies collectives et jeux du cirque sur les plateaux télévisés. Dire qu'on se pensait évolués et que l'Amérique se croit chrétienne. Un roman juste et nuancé qui servirait utilement de support aux cours d'instruction civique. ■



« AUX ARMES » UNE AMÉRIQUE EN MAL DE HÉROS

Ce matin d'hiver aurait pu être comme les autres. Wayne Chambers, la trentaine apathique, boit un mauvais café avant d'aller au travail. Agent de sécurité dans un lycée, adjoint du shérif local, il a perdu son père, policier, lorsqu'il avait 14 ans et vit avec sa mère, Lynnette, une ancienne starlette qui rumine son échec. Alors qu'il vient de sermonner deux garçons surpris en train de fumer pendant un entraînement de football, la sonnette d'alarme se déclenche. « Une fusillade aurait éclaté dans un lycée du comté de Farno », annonce la télévision locale, avant même que Wayne ait pu identifier les bruits. Tandis que l'événement devient viral, sans que les faits soient réellement identifiés, il est tétanisé, incapable de pénétrer dans le bâtiment où les coups de feu sont tirés. « On raconte la même histoire, encore et encore, accroché à un fil que l'on tente de dérouler, en déployant sans cesse la même ritournelle d'images chocs, selon un art bien rodé, afin de les graver dans les cœurs et les esprits », écrit Boris Marme.

UN COUPABLE IDÉAL JETÉ EN PÂTURE

Enseignant en région parisienne, il s'est inspiré des nombreuses tueries en milieu scolaire qui ont fait la une des journaux ces dernières années (Columbine, Sandy Hook, Virginia Tech) pour bâtir une réflexion sur l'emballement médiatique à l'ère des réseaux



Boris Marme bâtit une réflexion sur l'emballement médiatique de faits divers à l'ère des réseaux sociaux.

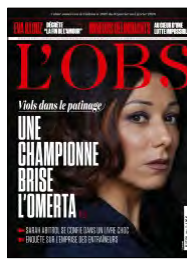
sociaux. Ancré dans une ville et un comté imaginaires des États-Unis, « Aux armes » met en scène un coupable idéal, un homme banal jeté en pâture à l'opinion publique à la place de l'auteur de la tuerie, qui s'est donné la mort. Retraçant la vie de Chambers et les rêves de gloire de sa mère, l'auteur fait le portrait d'une Amérique en mal de héros, fascinée par la violence et les monstres qu'elle a engendrés. Un premier roman glaçant. ★

SOPHIE JOUBERT

sophie.joubert@humanite.fr



« AUX ARMES »,
DE BORIS
MARME.
ÉDITIONS LIANA
LEVI, 272 PAGES,
19 EUROS.



CRITIQUES

PREMIER ROMAN

Je ne suis pas un héros

AUX ARMES, PAR BORIS MARME, LIANA LEVI, 272 P., 19 EUROS.



★★★★☆ C'est l'histoire d'un massacre, dans un lycée américain. Quatorze adolescents fusillés. L'assassin serait un élève déguisé en Minotaure. « *Le vieux monde se meurt, comme disait Gramsci, le nouveau monde tarde à apparaître et dans ce clair-obscur surgissent les monstres.* » Ça tombe bien, les chaînes d'info et les réseaux sociaux du Nouveau Monde les

adorent, les monstres. Il leur en faut donc bientôt un autre : le flic chargé de la sécurité, un brave gars qui guettait consciencieusement le tueur à l'extérieur pendant la fusillade. Le tribunal public ne lui pardonne pas cette erreur, cette lâcheté, ce crime. Il a beau dire « *Je n'ai rien fait* », c'est bien ce qu'on lui reproche. Par le jeu habile d'un récit remarquablement maîtrisé, et grâce au talent prometteur de Boris Marme (*photo*), prof de lettres dans la région parisienne, ce Wayne Chambers a tout le monde contre lui, sauf le lecteur. Le voilà aux premières loges pour s'interroger sur la folie contemporaine, la chute de l'héroïsme face au triomphe de l'individualisme démocratique, et la bêtise d'une civilisation où « *je dis ce que je pense sans penser à ce que je dis* ».

GRÉGOIRE LEMÉNAGER



Livres

Dans l'Amérique des armes à feu

Comme l'a fait récemment Fabrice Humbert avec son poignant roman "Le monde n'existe pas", dont nous avions dit ici le plus grand bien, c'est dans une Amérique violente que nous entraîne le Français Boris Marne. Avec un titre sans équivoque "Aux armes" qu'il publie chez Liana Levi, dont on ne manquera pas de saluer le culot et la curiosité en matière d'engagement littéraire.

Il évoque un monde où l'humain est considéré comme de la chair à fusil. Au départ, un établissement scolaire semblable à beaucoup d'autres. C'est dans ce lycée de Folksridge, ville située au sein du comté de Farno, qui abrite une foule cosmopolite, qu'a éclaté une fusillade. Un massacre à huis clos, entre les murs du bâtiment D, à l'écart du monde, invisible au grand public, qui a fait quatorze victimes - six filles et huit garçons. "Les crachats meurtriers d'un fusil d'assaut, qui s'abattent sur un quotidien innocent, le temps de quelques minutes à peine. Des corps qui tombent. Du sang qui gicle. Des cris de panique. Et puis soudain l'arme qui se tait", nous dit-on. La tragédie ne fait alors que commencer. "Une tragédie recomposée. Au silence de la tuerie succède le spectacle de l'information en continu".

Les médias, comme on pouvait s'en douter, ont envahi les rues de Folksridge. "L'Amérique pleure ses enfants avec des grosses larmes d'images et de mots". Partout, des caméramen, des photographes, "comme une armée de cyclopes à l'assaut de la ville, qui s'invitent pour saisir la douleur de ces gens que l'on ne connaît pas, et la faire vivre, la faire toucher du bout des yeux aux quatre coins du globe". C'est cela que dénonce l'auteur : cette propension voyeuriste à diffuser "des

images gourmandes, indiscrettes, des clichés trash, esthétiques, que l'on veut bouleversants".

Et puis, tout à coup, au cœur de l'enquête policière qui met en lumière la personnalité du tueur présumé, un certain William Pearl, un élève du lycée. On apprendra qu'il n'a pas basculé subitement dans la violence et de manière incompréhensible, comme ont voulu le croire ses proches.

Un "flic" trop discret

Une information capitale cingle la ville. Elle fait l'effet d'une nouvelle bombe : "Il y avait un flic sur place au moment de la tuerie". Et, chose incroyable : "Il avait une arme et il n'est pas rentré ! Il est resté dehors, il a laissé tous les gamins se faire tuer. Pas possible", hurle-t-on scandalisé.

Les raisons pour lesquelles Wayne Chambers, cet officier responsable de la surveillance qui a accouru sur les lieux, est resté figé, à proximité du bâtiment, derrière la porte où semblent s'être produites les déflagrations, constitueront le se-



Boris Marne. / PHOTO DR

cond axe du roman. Celui de son procès à charge, de sa comparaison devant les tribunaux, de sa condamnation sans appel par les voyeurs de l'actualité, les donneurs de leçons et les aspirants justiciers. Sans relâcher la pression sur le lecteur qu'il met volontairement mal à l'aise, Boris Marne dénonce les jugements à l'emporte-pièce et les tribunes vite érigées des tribunaux populaires et populistes. Comme dans le roman de Fabrice Humbert, Wayne Chambers voit sa mère intervenir presque à son insu dans le débat. A-t-il eu peur ? L'auteur choisit délibérément le parti de la complexité qui s'oppose à celui des idées toutes faites. Boris Marne décrit l'Amérique des armes à feu et dénonce leur utilisation sans véritable contrôle.

Personnages vrais et douloureux, étude au scalpel d'une société à la dérive : il y a beaucoup du "20 novembre" de Lars Norén dans "Aux armes". Même si, à la différence de la pièce écrite par le dramaturge suédois, on ne donne pas la parole au tueur, la manière de décrire l'insoutenable est semblable. Et fait de ce premier roman un choc en forme de cri d'alarme républicain.

Jean-Rémi BARLAND





Aux États-Unis, une fusillade éclate dans un lycée. Face à cette tuerie, l'opinion publique s'embrase et fustige un homme, un policier présent sur les lieux qui n'a pas su réagir. Alors aux armes, que le lynchage commence !

Wayne Chambers n'est pas un héros. C'est un trentenaire à la vie médiocre, satisfait de son rôle tranquille d'adjoint du shérif, responsable de la surveillance d'un lycée américain. Mais ce jour-là, une fusillade éclate dans un bâtiment du lycée et tout s'écroule pour Wayne, premier arrivé sur les lieux. Les secondes durent des heures, mais Wayne reste paralysé à l'extérieur du bâtiment, incapable d'agir et d'accomplir son devoir. Quatorze jeunes sont morts, tués par un de leur camarade qui s'est ensuite suicidé. Un jeune homme au visage angélique, sans histoires, issu d'une bonne famille. Un coupable oui, mais inconcevable. Quand le sang coule, il faut pourtant un responsable. Une vidéo fuite dans les médias, montrant Wayne pétrifié à l'extérieur du bâtiment. Il devient alors la figure publique du lâche. Il devient, pour beaucoup, le coupable. Des milliers de voix anonymes s'élèvent alors

dans un grondement de haine irréfléchi et viscéral. Un grondement de bête insatiable, hâtive dans ses jugements, qui se délecte du sang versé, de la réputation assassinée, du passé honteux exhibé. Et ça clic, ça tweet, à chaud et à la va-vite, caché derrière un pseudonyme, un écran, via un sms d'opinion surtaxé. La bête est vivante et nourrie. Elle en voudra bientôt encore. Si le problème des armes à feu est évoqué dans ce roman, en toile de fond, il cible davantage les armes insidieuses et immatérielles que sont les médias et les réseaux sociaux, ces véhicules d'information et d'opinion dont la portée peut devenir incontrôlable et monstrueuse. Boris Marme propose avec ce premier roman brûlant d'actualité, brillant par sa construction, son style impeccable, la justesse de son propos et l'intensité de l'émotion qui s'en dégage, une magnifique œuvre de littérature et de réflexion sur notre époque et ses dérives. **PAR ALEXANDRA VILLON LIBRAIRIE LA MADELEINE (LYON)**

LI & CONSEILLE PAR

A.-S. Rouveloux Lib. L'Infinie Comédie (Bourg-la-Reine)
J. Floren Lib. Le Matoulu (Melle)

BORIS MARME
AUX ARMES

Liana Levi
272 p., 19 €

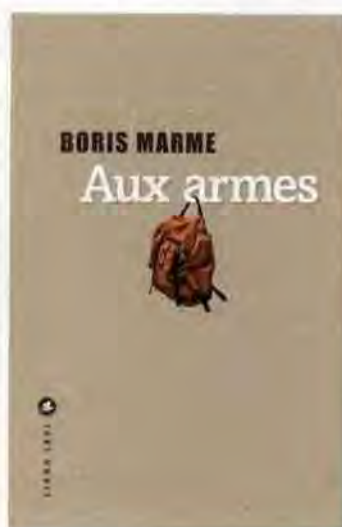




Lorsque les héros manquent à l'appel

Livre
du mois

Dans cette banlieue américaine sans histoires, l'adjoint du shérif, Wayne Chambers, la trentaine, vit de routines aux côtés d'une mère qui le harcèle de coups de téléphone. Dans l'établissement scolaire du quartier, il effectue des rappels à la loi, dont le plus grave, sans doute, concerne des adolescents qui ont fumé en cachette. Bref, tout est paisible jusqu'au jour où se produit l'impensable : des coups de feu retentissent au bâtiment D du lycée et Wayne, responsable de la sécurité, se précipite, mais reste figé à l'entrée, tétanisé, bloqué dans les protocoles, « code rouge », « attente des renforts », la panique le gagne, entrer, attendre que le tueur sorte pour l'arrêter, protéger les fuyards qui déboulent, bref, lorsque les forces de police arrivent, tout est fini, quatorze adolescents sont à terre, dont le tueur, qui, masqué d'une tête de minotaure, a tiré sur ses camarades... **Boris Marme** s'empare pour son premier roman, *Aux*



armes, de ce possible fait divers. Rompant avec la tradition héroïque, il s'attache à un personnage simple, que l'horreur paralyse. Par ce biais, il décortique avec une belle virtuosité le mécanisme des médias qui se délectent de sensationnel. Le jeune garçon qui a accompli l'inqualifiable n'a

pas le « profil » de son rôle, beau, brillant, adulé, aîné d'une famille aisée et tranquille. Un héros est trouvé mais n'a pas survécu. La soif d'audimat retourne la presse qui a épuisé toutes les ressources du pathos sur le survivant, celui qui n'est pas intervenu, Wayne Chambers (dont le prénom renvoie au monde du western et prend ici une saveur ironique). Une émission est créée, « Guilty or not guilty », les téléspectateurs sont invités à voter, les thèses s'échafaudent... Entre l'héroïsation qu'exige l'*Iliade* homérique et la fable de la Fontaine, *Les animaux malades de la peste*, le procès est rondement mené, sous la plume alerte, limpide de Boris Marme qui avec maestria nous fait réfléchir sur les modes de fonctionnement d'une société de l'instant et de l'émotion.

♦ M.C. ♦

Aux armes ♦ **Boris Marme**
éditions Liana Levi, 19 €

« Un lecteur acteur et spectateur »

Livre. Pour son premier roman, Boris Marme, de passage au Havre la semaine prochaine, plante son histoire lors d'une fusillade aux États-Unis. Un regard acéré sur notre société.

Un livre coup de poing. Pas seulement parce qu'il brosse le portrait d'un officier responsable de la sécurité dans un établissement scolaire américain, qui va se retrouver au centre d'une histoire marquée par une fusillade. Dans *Aux Armes*, Boris Marme lance aussi une réflexion sur l'héroïsme, sur les médias et les réseaux sociaux, qui mènent la danse de l'info-spectacle. Un récit maîtrisé et ciselé à mettre entre toutes les mains des jeunes (et moins) accros aux séries et aux smartphones.

Pourquoi cette histoire de tuerie dans un lycée américain pour un premier roman ?

■ **Boris Marme** : « Étant marié à une Américaine, je pars régulièrement aux États-Unis. Mon premier projet ne tournait pas forcé-

ment autour de ce sujet. Je venais de terminer un roman qui n'a pas été publié et j'avais besoin de me lancer dans une nouvelle expérience. C'est surtout le fait divers survenu il y a deux ans en Floride qui m'a interpellé. Et particulièrement l'histoire du policier, adjoint au shérif, chargé de la sécurité dans le lycée qui est resté à l'extérieur de l'enceinte. Je suis parti de son histoire, parce qu'elle m'a fasciné même si mon personnage est inventé. »

Qu'est-ce qui vous a fasciné en particulier ?

■ « C'est tout ce qui se dit sur les réseaux et dans les médias, après la tuerie. Avec ce côté acharnement envers celui que l'on désigne comme le grand lâche de l'Amérique. Cela m'intéressait donc de travailler sur la prise de décision de ce policier, ou plutôt sur sa non-décision. Chacun veut se faire une idée, alors que c'est sans doute plus compliqué que ça : il y a le protocole, la sensation d'accomplir son devoir... Qu'est-ce que chacun aurait fait ? C'est toujours simple de fanfaronner. C'est donc un angle d'attaque particulier que j'ai pris. D'autant que je ne suis pas particulièrement attiré par la violence... »

Vous pourriez classer votre roman parmi les livres-docs ?

■ « C'est un peu tôt, je pense, de se définir selon un type d'écriture. Surtout que je n'aime pas forcément les étiquettes. C'est in-

teressant la liberté laissée par la fiction, qui permet de rendre la psychologie des personnages. J'ai essayé de tendre vers un roman polyphonique avec toutes les voix mises en scène pour permettre au lecteur de se faire une idée et une opinion. Ce n'est ni un roman à charge ni un roman analytique. Il réveille beaucoup d'images inquiétantes. J'ai voulu que ce roman rende le lecteur à la fois acteur et spectateur. »

Votre regard sur les chaînes d'info en continu, les réseaux sociaux n'est pas tendre.

■ « Les médias et les réseaux deviennent un personnage en soi. La consommation d'information se vit comme un spectacle. J'ai beaucoup lu sur cette affaire qui m'a inspiré. J'ai constaté un côté fasciné et effrayé à propos des réseaux. L'événement se joue comme une tragédie, comme une sorte de Thésée raté. »

Vous écrivez justement : « Personne ne sait vraiment, mais chacun livre son expertise... »

■ « C'est ainsi, tout le monde a la parole dans ce monde moderne. On pourrait dire que chacun dit ce qu'il pense sans penser à ce qu'il dit. Toutes les paroles sont sur le même plan, celle du journaliste qui fait autorité comme celle de l'individu. »

Vous écrivez aussi : « Le lobby des armes ne risque rien, il est confortablement



Boris Marme, enseignant en lettres modernes dans un lycée de la région parisienne, sort son premier roman, « Aux armes »

assis sur le pays comme sur un trône... ». Pourquoi être si catégorique ?

■ « Ce lobby des armes est fortement ancré dans la culture américaine. Il y a bien eu quelques mouvements pour faire basculer ce lobby, mais c'est difficile. Rien ne change, quel que soit le président, Obama ou Trump. Il a des intérêts financiers partout. Ce n'est pas près de changer. Les tueries se répètent, mais rien ne

bouge. Je constate, y compris dans ma propre famille que l'on prône que c'est une liberté absolue ! »

PROPOS RECUEILLIS
PAR PATRICIA LIONNET

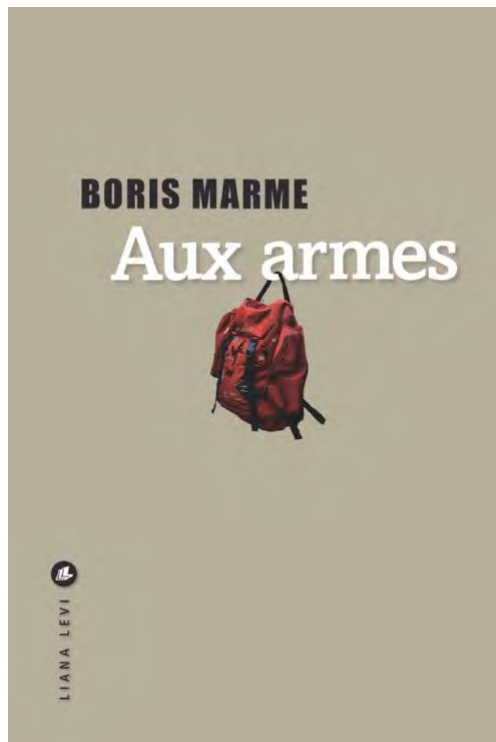
■ « *Aux armes* », éditions Liana Levi, 19 €, Rencontre croisée avec Fabrice Humbert (« *Le monde n'existe pas* », éditions Gallimard) jeudi 13 février à 18 h 30 à la Librairie Au fil des pages, 81 rue Paul Doumer, au Havre. Entrée libre.

Aux armes de Boris Marme

9 JANV. 2020 | PAR W CASSIOPEE | ÉDITION : LE COIN DES POLARS

Dans les couloirs d'un établissement scolaire américain, des bruits semblables à des tirs d'arme à feu résonnent subitement. Alerté, l'officier responsable de la surveillance, Wayne Chambers, accourt sur les lieux, mais demeure figé à proximité du bâtiment.

Coupable ou non-coupable ?



Boris Marme est français mais il situe l'action de son roman aux États-Unis. Sans doute, parce que tout enflamme plus vite dans ce pays de la démesure.... Avec une écriture choc, des phrases courtes, parfois sans verbe, il nous fait rentrer au cœur de l'action dès les premières pages.

Wayne Chambers est un officier de police affecté à la surveillance d'un grand établissement scolaire américain. Dans ce lycée, il lui arrive d'être appelé dans le bureau du directeur pour faire la « leçon » à des jeunes ayant fait une bêtise. Il s'acquitte de son rôle, prend sa grosse voix et les renvoie dans le droit chemin. Son quotidien est assez tranquille jusqu'au jour où....

Nicholas, son collègue l'appelle. Des bruits de pétards viennent d'éclater dans un des bâtiments. Pétards ou tirs ? Et si c'était une fusillade ? L'alarme résonne, ne cesse pas, on entend des coups de feu ou du moins ça y ressemble fort, il faut lancer le « Code Red » Le

code rouge d'habitude, c'est pour de faux, pour s'entraîner. Le genre d'exercices qui fait sourire les lycéens... Mais là, Wayne doit l'annoncer, le mettre en place. Il court, il dit à Nicholas de ne pas bouger, qu'il va aller voir ce qu'il se passe, il se précipite vers le bâtiment, près à rentrer et là

Plus rien, un blanc, le vide..... Un homme immobile, l'arme à la main, un officier inutile ? Il ne sait plus, le bruit est trop fort, le choc le paralyse...et il reste à l'extérieur, en dehors du drame qui s'est joué dans les couloirs, dans les classes

Au début les yeux sont rivés sur la tragédie, les morts, les blessés puis la question se pose. Qu'a fait l'officier de surveillance ? A partir de ce moment-là, les médias, les réseaux sociaux, les gens se déchaînent, Wayne peut devenir le bouc émissaire, celui qui a « failli », qui n'a pas agi comme il aurait dû. Cacher sa honte, faire face, essayer de se justifier ? Quelle que soit la position adoptée il sera lynché par la vindicte populaire et comme il se doit, ce que les personnes ne savent pas, elles l'inventeront, quitte à transformer la vérité.... Alors ? Coupable ou non coupable ?

Habilement, l'auteur par quelques retours en arrière, nous explique comment Wayne est arrivée à ce poste, qui est sa mère, qui était son père. Boris Marme offre également des regards croisés sur cet homme. Sa mère, l'avocat qu'elle embauche, les collègues, le maire, la presse, la radio, la télé... tous s'en mêlent, s'expriment On voit combien les paroles des uns et des autres peuvent inverser une tendance, modifier un jugement, un ressenti... La médiatisation des événements est un engrenage violent, dangereux, non maîtrisé.... C'est très bien présenté sans fioritures et on ressent vraiment la détresse de Wayne face à ce déferlement de brutalité.

J'ai trouvé ce recueil parfaitement maîtrisé et d'une justesse étonnante pour un premier récit. Le poids des mots est comme autant d'uppercuts que le lecteur prend en pleine face car difficile de ne pas se poser la question : « Et moi ? Qu'aurais-je fait à sa place ? »

« Il reste là de longs instants, à tenter de s'apaiser, de se délester de tout ça, mais il ne peut échapper à lui-même, cette chose s'est emparée de ses remords et les attise. »



LIANA LEVI

PREMIER ROMAN

Aux armes

Boris Marme

Wayne Chambers, la trentaine, est l'adjoint du shérif en charge de la sécurité du lycée d'une banlieue aisée et sans histoires d'un coin des Etats-Unis. Un jour, un élève armé et portant un masque de Minotaure commet un massacre parmi les élèves avant de se suicider. Les médias et les réseaux sociaux s'emballent. Il leur faut un coupable,

car Chambers, dépassé, n'est pas intervenu.

Liana Levi, 2020 272 p., 21 x 14 cm

ISBN 979-10-349-0211-8 Br. 19 € env. A

paraître : janvier.



BORIS MARME

Aux armes

LIANA LEVI

EN BRIEF

Boris Marme est né à Amsterdam en 1978. Il enseigne la littérature au lycée en banlieue parisienne. Il voyage fréquemment aux Etats-Unis, où vit une partie de sa famille. Il a été particulièrement frappé par la tuerie de Parkland, le 14 février 2018, et l'histoire de Scot Peterson.

PREMIERE PHRASE

« Wayne pousse la lourde porte vitrée du Marlon Park Cafe. »

brèves

Aux armes ★★

BORIS MARME

Une tuerie de masse dans une école américaine. Encore ? Oui, mais l'assas-sin et ses victimes sont relégués au second plan. En vedette et en bouc émissaire, Wayne, le flic de service qui n'est pas entré dans le bâtiment, est parfait. Sa trouille est moquée, sa lâcheté dénoncée. Mis à pied, pour-chassé par les journalistes, il est la cible des réseaux sociaux qui en oublient l'auteur du crime. Une dérive exemplaire et bien de notre époque. P.My

Liana Levi, 272 p., 19 €, ebook 14,99 €